



Comme dit Claudine :

- « Vous avez pris l'une pour l'autre ».
- « Ma foi, la nuit », commente Lubin, qui fait de la philosophie sans le savoir, « on n'y voit goutte ».

Cette incarnation de Lubin en Chérubin rustique est accentuée par le choix d'un rôle travesti, fort bien défendu par la comédienne. Dans le dessin du rôle, la cocasserie l'emporte. Ce Lubin-là, inventé par Eva, est un enfant qui singe les hommes, avec son maquillage de clown tendre à nez rouge (façon Annie Fratellini), ses sautilllements de diable à ressorts, et sa manière faussement virile de se camper en tirant ses bretelles. Ses manières avec Claudine à qui il demande un baiser sont celles d'un enfant capricieux. Son dépit, quand elle se refuse (« Rocher, caillou, pierre de taille et tout ce qu'il y a de plus dur au monde ») tient aussi de la bouderie du gamin à qui on vient de refuser un jouet (ce qui n'est pas sans une certaine justesse psychologique). On dira que ce Lubin n'est guère menaçant pour une femme, mais dans les scènes où il sautille, bouscule le jeu, inconséquent, gaffeur, quelque chose passe qui a le charme de la fantaisie.

Dans la pièce, Lubin joue une partition personnelle extrêmement originale. S'il n'a pas le premier rôle, il a de fort jolies répliques. De celles qui ouvrent discrètement la pièce à tout un arrière monde, qui en prolongent, vertigineusement, les questions. Et justement, des questions, Lubin en pose. Tout autant que l'art de gaffer et de brouiller les cartes, Il a l'art de mettre le doigt sur les questions qui embarrassent, celles qui résoudraient tout, si on pouvait y répondre - mais précisément, on ne peut pas y répondre. Il a spontanément l'ingénuité métaphysique : il faut réécouter le dialogue avec Clitandre, à la scène 1 de l'acte III, quand il demande à son mentor :

- « Je voudrais bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi est-ce qu'il ne fait point jour la nuit ? »

C'est délicieux, incongru comme un mot d'enfant. Cela semble à côté de l'intrigue : tout juste un trait pour peindre la naïveté d'un « innocent » et pourtant, cela touche de très près au centre de la pièce, si l'on y prend garde. Cela s'inscrit au sein de poétiques et riches variations autour de la nuit : la nuit où on ne voit rien (mais où, précisément, on a les coudées franches pour mener une intrigue, comme le rappelle Clitandre avec bon sens : « Si d'un côté, elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus ») ; en d'autres termes, voir aussi l'avers des choses. Mais la nuit où on ne voit rien peut-être parce qu'on ne peut plus voir, ou qu'on ne veut plus voir : cette nuit qui ressemble si fort au cerveau enténébré du jaloux.

Pas si bête, donc, Lubin. Pas si bête.

J'aime bien aussi cet autre échange aigu, léger, et qui n'a l'air de rien, entre Lubin et Claudine. C'est à la scène 1 de l'acte II : Lubin commence ses manœuvres d'approche. Il questionne :

- « Comment est-ce que tu fais pour être aussi jolie ? »